

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT
UN AN (52 N^{OS})
FR. 50

BUREAU DE
RUE DE
METUVE

LE NOUVEL IMPÔT SUR LES EGOUTS.



Si les égouts ne sont pas suffisamment nettoyés, les contribuables au moins le seront !!!

ABONNEMENT :

fr. 6 00

Payable par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

La ligne . . . fr. 1 0

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . 1 60

On traite à forfait.

Acclimatation d'actionnaires.

Ce pauvre jardin d'acclimatation se trouve, paraît-il, dans une jolie déveine. Si nous en croyons les pétitions lamentables que son conseil d'administration adresse de temps à autre à un autre conseil qui ne se porte guère mieux : le conseil communal, la déche règne au jardin. Si l'on n'accorde pas un petit secours dans le plus bref délai, on risque de trouver, transformée en Thebaïde, dépeuplée d'hommes et d'animaux, l'oasis que les liégeois admiraient naguère.

Depuis un certain temps déjà, d'ailleurs, la plupart des cages sont vides. Leurs hôtes ont servi à la nourriture du personnel du jardin qui, sans cela, hélas ! courait grand risque de mourir de faim. Les perroquets, les singes, les canards, les cygnes eux-mêmes y ont passé.

Assez longtemps, on a discuté sur le point de savoir si pour conserver au moins l'un de ces deux mammifères, on donnerait l'ours à manger au directeur ou si l'on sacrifierait le directeur à l'ours.

On allait s'arrêter à ce dernier parti — ce qui, assurément, eût été héroïque de la part des administrateurs, les ours étant plus rares que les directeurs — quand le directeur s'avisa de trouver l'ours trop maigre. C'est ce qui sauva ce dernier. La faim, la terrible faim même, a cessé de hanter les rêves du quadrupède poilu, le Conseil communal envoyant régulièrement à l'ours, tout un Conseil d'administration chaque fois qu'une demande d'intervention lui est transmise.

Actuellement — et pour conserver au jardin d'acclimatation un semblant de prestige — les gros actionnaires n'ont réducts à se rendre à tour de rôle dans les cages afin que celles-ci ne paraissent point trop abandonnées.

Il a fallu renoncer, cependant, à remplacer de cette façon les paons et autres bipèdes trop riches en plumes — les actionnaires étant évidemment trop bien plumés pour jouer convenablement de pareils rôles.

Plaisanterie à part, nous n'hésitons pas à nous prononcer énergiquement contre les demandes — plus ou moins déguisées — de subsides, adressées à la ville par la société du jardin d'acclimatation.

Si cette société ne demandait rien à la ville, nous la laisserions assurément s'occuper de ses affaires, bonnes ou mauvaises, mais, du moment où l'on fait appel à la charité officielle, du moment où l'on nous demande notre argent, nous avons le droit de protester, et nous protestons.

Si la Société du Jardin avait réalisé d'immenses bénéfices, il est clair qu'elle ne nous aurait pas invités à toucher notre part de dividendes — et elle aurait eu raison, d'ailleurs. Mais, puisqu'elle n'a pas réussi, puisqu'elle a perdu son capital — comme plus d'une jeune personne, hélas ! — ce n'est pas à nous, ou plutôt à notre portemonnaie, qu'elle a le droit de demander de lui refaire une virginité.

Si l'intérêt public pouvait être invoqué dans l'affaire, nous pourrions encore admettre pareille demande, mais ce n'est certes point le cas. Actuellement, le Jardin est fréquenté par quelques douzaines de familles bourgeoises, jouant aux gens « de la société liégeoise » et ne voulant pas se commettre avec le peuple. C'est pourquoi le Conseil d'administration, lequel représente ces familles, voudrait extirper de notre portemonnaie la somme qui leur est nécessaire pour continuer à jouir seuls d'un magnifique parc.

Aujourd'hui, le public, le grand public n'est admis au jardin que rarement, par charité. Mais si la Société d'acclimatation se dissout, le jardin reviendra alors à la ville, qui pourra l'ouvrir à tous. Quant à la somme nécessaire à l'entretien de ce nouveau parc,

la ville la trouvera aisément en laissant établir, dans ces terrains et aux bords de la Meuse, magnifique en cet endroit, des établissements semblables à ceux que l'on trouve à Kinkempois, Sclessin et autres lieux.

Le public liégeois aurait ainsi sous la main ce qu'il est parfois forcé d'aller chercher hors ville — sans compter que nous pourrions jouir des concerts que les musiques militaires donnent là aujourd'hui pour le seul plaisir de quelques personnes.

On voit que la ville a toutes raisons de refuser les propositions que lui fait — d'une voix engageante — la société d'acclimatation.

D'ailleurs, nos édiles ont encore d'autres motifs excellents pour repousser les propositions de la société : d'abord la ville n'a pas le sou, et ensuite, il est évident que si les habitants de Liège ne peuvent plus voir les pensionnaires du jardin d'acclimatation, les séances au conseil seront beaucoup plus suivies — ce qui sera toujours flatteur pour nos édiles.

CLAPETTE.

Mémoires d'un Académicien

(SUITE ET FIN)

Ce serait chose curieuse à étudier que l'influence de ces détails prosaïques sur l'honneur, sur le caractère d'un homme.

« Ne riez pas du manteau ! » a écrit Rabelais.

On a ri du mien en ce jour néfaste et j'en ai gardé une impression pénible — j'en suis devenu craintif et chagrin — moi, aplomb, ma fierté d'autrefois, s'en sont allés comme des caissiers de banque.

En société, je rougissais, écrasé par la supériorité de la garde-robe d'autrui, honteux comme un voleur de porter sur le corps des habits de noyés et de perdus achetés chez quelqu'infâme fripière.

Mon père vint à mourir — je restais seul sur la planète avec cent cinquante francs de dette en guise de patrimoine.

Seul avec trois créanciers !

« Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? »

avait déjà écrit le grand Corneille.

Je me mis à mourir lentement, à petit feu. Je mis dix ans à le faire ; aujourd'hui : n-i ni fini ! je m'en vais !

Mon travail, quand j'en avais, n'était pas précisément un placer de Californie. Je n'avais jamais été sujet à l'embourgeoisement, je le fus moins que jamais.

Ce fut dans ces circonstances tout à fait récréatives que je commençai ma troisième année d'académie.

J'étudiai les proportions quand j'eus la chance de trouver en classe 2 compagnons de mon rang, pauvres comme deux petits Jobs, et dont l'amitié fut pour moi le baume, la Revalenta Arabica de l'humeur.

J'avais beaucoup lu Mürger, ce chantre de l'amour et de la misère. Je fondai, à l'instar de ses « buveurs d'eau », la grande et magnifique Société des « Dîneurs ambulants ».

Cette association « d'hommes d'élite » dura soixante lunes et ne comptait en fait de membres effectifs que mes deux amis, moi et un poète habitant « sur la Goffe » et qui, ne gagnant pas un sou avec ses vers, s'était spontanément proposé comme un dîneur ambulant.

Ensemble nous gagnions six francs par semaine : avec ce denier public chaque membre dînait une fois au bout de quatre jours dans une gargotte à douze sous.

Les trois autres jours il mangeait des figues d'Espagne ou des « ramonnas » en parcourant stoïquement le plus grand nombre de rues possible, afin de digérer. C'était vivre à l'orientale, non pas comme Dumas à Monte-Cristo, ou comme le grand turc, mais ainsi que le bédouin du désert qui ayant fait une mauvaise journée ne trouve dans son oasis qu'un peu de lait de chamelle et trois figues desséchées.

Selon le quatrain de notre grand poète :

« Ventre affamé n'a point d'oreilles
« Mais en revanche il a ses yeux
« Et le nez long de l'onvieux...
« Festins ! cachez leur vos merveilles !

le dîneur ne pouvait se montrer aux

autres le jour de son orgie. C'était prudent : on l'eût assommé !

Le peintre Mitchi, secrétaire, avait élevé ce quatrain à la hauteur d'un article du règlement.

Ce peintre était l'âme de la Société. Nous l'appellions le membre fidèle parce qu'il observait scrupuleusement tous les statuts et ne pardonnait jamais la moindre infraction.

Les règles étaient dures, mais sages !

Un beau jour que les Dîneurs ambulants étaient réunis « au clairon bleu » le poète souleva comme un grive improvisa le petit speech suivant : « Je suis né sous une mauvaise étoile ! Je suis devenu, grâce à Dieu, aux hommes et aux femmes ! plus léger qu'un jockey, la coupe de mes jours est singulièrement mêlée de figues. Mes frères ! Votre règlement d'ordre intérieur et extérieur est un vrai mandement de carême ! »

Le « membre fidèle » le gossa. Mais l'étendard de la révolte était levé... la contagion nous gagna. Les bonnes mœurs s'évanouirent. Des murmures furent entendus. La discorde se faufila parmi nous. On trouva de la monotonie aux radis, et au poète le défaut de vivre à nos dépens. Bref, la chose tournait à l'aigre. La soixantième lune était proche... la société qui, depuis sa création, branlait dans le manche, en sortit définitivement. Le vent de l'inimitié dispersa ses membres.

Je fis encore partie des « Sans-Soucis » société plus nombreuse, mais qui ne vécut guère.

À la suite d'un festin pantagruélique, les associés s'étaient livrés au boucan avec une insouciance si remarquable que le propriétaire du local s'était vu forcé, pour la solidité de l'édifice et la sécurité des habitants du quartier de renoncer à des locataires aussi intéressants, aussi artistes !

Les Sans-Soucis se soucièrent peu de chercher un nouveau local — ils rentrèrent dans la vie réelle reprenant ainsi les soucis qu'ils avaient si joyeusement quittés !

L'Académie ne s'en porta pas plus mal.

Je suivis le cours d'archéologie — dans lequel bien des préjugés me quittèrent — j'avais longtemps cru que les Egyptiens de l'antiquité adoraient les navets et les petits pois — et que la grosse moitié de leur vie se passait à brûler des esclaves en l'honneur des dieux et du soleil. Or, j'appris qu'ils n'étaient pas si bêtes, qu'ils m'en avaient l'air et que les meilleurs architectes contemporains sont des ânes bâtés à côté d'eux — et qu'à part l'imprimerie, le télégraphe et les pédicures, ils possédaient tous les agréments imaginables, voire même des égouts en bon état.

Le cours d'expression était un pont d'Arcole ni plus ni moins.

« Vous ferez pour demain la tête d'un homme en colère ! »

Et on revenait le lendemain avec une tête effrayante — aux yeux faisant saillie, aux sourcils froncés, la bouche contractée, aux cheveux plantés comme des poils de brosse !

La douleur était ordinairement rendue sur une tête de femme, par des larmes grosses comme des fèves, règle générale, si ces larmes n'avaient pas été là, on eût pu aussi bien prendre la tête pour une riante, une tête méprisante, une tête envieuse. Il y avait des conventions dont on ne sortait guère.

La gaieté avait l'œil brillant, le sourire aux lèvres, les cheveux négligés.

Le dégoût, la mine allongée, les coins de la bouche rapprochés au menton.

La prière : le noir de l'œil tourné vers l'intérieur du crâne, un sourire divin à demi-effacé à la gomme, lauréole, le fond lumineux.

Je crois que le plus beau modèle d'expression était bien le professeur, lorsque voyant nos effets fantastiques, il se pinçait les lèvres pour ne pas rire jusqu'aux larmes.

Je crois inutile de dire que là encore je me distinguai. De distinctions en distinctions j'arrivai à la classe de peinture. Une sorte de citerne qu'éclairait un filet de jour timide et grisâtre.

Cette lumière avait la propriété d'allumer le modèle, une sorte de brigand italien, à la peau jaune comme du vieux papier, et dont les côtes fortement accusées, les épaules pointues, les jambes grêles trahissaient une alimentation parcimonieuse, et un état de fortune excessivement médiocre.

« Faites ce que vous voyez ! » disait sagement le maître.

C'était vite dit, avec ça qu'on y voyait grand chose !

Oh ! les bonnes ! les excellentes peintures de ces premiers temps ! Oh ! les Italiens au bitume ! les torses imitant, pour le modelé, des sacs de pommes de terre ! Et dire qu'on

croyait tout simplement avoir fait un chef-d'œuvre ! Que d'illusions perdues depuis !

Un jour je fis un paysage, un coucher de soleil, on eut dit l'incendie de Moscou. J'eus la chance de le vendre. Un article à la pommade de la Meuse racontait « qu'un de nos plus jeunes peintres... » « ... une sûreté de main... » « ... poésie profonde... » « ... coloriste brillant et savant... » Cet article là fit mon malheur ! je le pris au mot !

Je m'installai... je fis de l'art, rien que de l'art, moi qui n'étais qu'un croûtier vulgaire ! Un instant la fortune sembla me sourire... je devins fier, et quand sur les quais un « modèle » me décochait un salut, je faisais mine de ne rien voir, ne voulant pas passer pour membre de cette catégorie, pour l'intime de gens de corde, de tourneurs d'orgue de Barbarie et autres « Pietrous di Pierrouse... »

Mon orgueil dura autant que mon or... mon or dura un mois.

Le chemin de ma vie finissait... Pendant vingt-cinq ans j'ai suivi cette route qui n'était pas la mienne. Avis à ceux qui sont dans le même cas.

« Le peintre parla encore ainsi pendant quarante-huit heures ! Puis les émanations turpides de son corps devinrent plus âcres, plus épaisses. Le grabat hideux sur lequel il se vautrait se souilla de sueurs malsaines. »
« La chandelle fumeuse et jaune crachait des lueurs blêmes peuplant d'ombres effroyables les murs crus et verdis de l'alcôve. C'était l'agonie ! ses yeux blanchis roulaient égarés et ternes, tâches horribles sur sa face de cadavre, son haleine fétide et amère sortait en sifflant comme si des reptiles visqueux lui tenaient lieu de poumons. »
« Son ventre gargouilla ! et dans une pétarade finale, adieu suprême et délétère, »
« Albrade rendit son âme damnée de peintre ! »

L. HILARÈS.

La Vie Amoureuse

Nécessité d'être beau.

Sois beau. Sinon n'aime pas. Sans beauté, tu peux être aimé ; il arrive aux plus charmantes de préférer les plus laids ; même sans magie, Titania aurait pu s'éprendre des oreilles d'âne de Bottom, et c'est une histoire souvent renouvelée que celle de la femme de Joconde. Mais, toi, mon élève, docile aux bons conseils, toi qui te fais enfin de l'amour l'idée qu'il convient d'en avoir, défends-toi d'aimer si tu n'as pas reçu les dons qui charment les yeux. Entends-moi bien. Je n'exige pas que tu ressembles de tout point aux Immortels adolescents dont les lèvres sont de pourpre et les cheveux de soleil ! je t'autorise à être moins agréable à regarder, quand tu te mets au bain, que les divins éphèbes d'Hellas, baignant dans les flots verts, sous les lauriers roses, la sveltesse neigeuse de leurs corps ; il n'est pas indispensable que l'on s' imagine voir, en t'apercevant, le frère cadet de Phœbus Apolon. Mais si, vraiment, tu es laid, si la calvitie déshonore ton crâne, si tes dents ont plutôt la couleur de l'amadou que celle de la nacre, si ta peau grise s'agrémente affreusement de verrues, si tu n'as pas même dans les yeux cette flamme dont s'illumine et s'idéalise la face, si, en un mot, tu es de ceux hélas ! qui sont nés pour l'epouvante ou le mépris des regards, renonce courageusement aux délices de tendresses ; et, quand même, dans l'aberration de sa miséricorde, quelque femme te montrât l'œuvre de ta hideur, repousse l'étreinte dont tu n'es pas digne, refuse le baiser que tu n'as pas mérité.

Une fois, il advint qu'une très belle jeune fille s'éprit d'un homme qui était laid. Parce qu'il avait le cœur noble et l'esprit haut, parce que son nom était de ceux que répète la foule, il la troublait et la charmait. Il avait pour elle son âme sur le visage. Elle vint à lui, tendre et tranquille, résolue ; elle lui dit : « Tous me désirent, c'est vous que je choisis. »

Mais l'homme laid, qui était un homme sage, se regarda dans le miroir, et bien qu'il adorât cette enfant plus fraîche que les fleurs, il l'écarta d'un geste, mélancoliquement.

« Moi, t'aimer ? moi, te posséder ? De quel droit, à quel titre ? L'amour n'est digne de ce nom que s'il est l'échange, la mise en

commun, de deux charmes qui se valent. Pas de vrai hymen sans l'égalité des apports. A toi qui m'offres le sourire des roses, la blancheur des lys, la gracilité délicate des jeunes arbrisseaux, je ne pourrais donner que de l'ombre et de l'hiver. Je suis Gwinplaine, tu es Déa, mais tu n'es pas aveugle. Ne dis pas que ton amour me transfigure, que tu me vois pareil à ton rêve ! Un jour, un jour prochain, — car il n'est pas d'illusion éternelle, — tu me verras tel que je suis en effet ; et, alors, ce serait affreux ; non seulement pour toi dont les regards dessillés se détourneraient avec des larmes, qui songerai-je à tant de beaux amoureux repoussés naguère, mais pour moi-même ! pour moi qui devinerais dans ton étreinte dénouée le recul de ta légitime horreur, pour moi qui, tous les remords au cœur, détesterais dans tes tristes yeux mon image d'autant plus hideuse que le miroir serait plus beau. Chère affolée, va-t-en ! Va-t-en, dis-je, va vers celui qui te veut, donne ta jeunesse à sa jeunesse, ton sourire à son sourire, et ta grâce à sa grâce. Roseblanche, épouse le lys, marie-toi, lumière, à la clarté ; il n'est pas de plus criminelle démenche ni de plus féconde en prochaines amertumes que l'union de la laideur avec la beauté. Je te tuerais ou me tuerais si je te voyais, demain, regarder un jeune homme qui passe, beau comme toi ! Et non seulement tu souffrirais de ta déception et de mes colères, mais ceci t'arriverait, pauvre fille, que bientôt tu ne serais plus jeune et ne serais plus jolie à cause de ma vieillesse et de ma disgrâce. Mon baiser pâle flétrirait tes lèvres, mes sombres regards éteindraient tes yeux, toute mon ombre serait sur toi ; car ce n'est pas impunément que la source la plus claire affronte le reflet d'un cyprès ; et j'en viendrais peut-être, pour mon désespoir et pour le tien, à haïr en toi la laideur que je t'aurais donnée.

« Mais quand même tu resterais jeune et belle, quand même, dans l'illusion persistante de ton amour, tu me verrais sans cesse tel que tu m'a imaginé, sache que le bonheur me serait impossible, ô ma chèrre, dans tes bras. Je t'aime, tu le sais. Tu sais qu'à la seule pensée de ma bouche sur ta bouche et de ton sein sur ma poitrine et de tes cheveux dénoués sur mon front, le frisson du désir me secoue et me tort ! Et cependant, si tu défaisais pour moi ta chevelure, si tu te jetais sur mon cœur, si tu me donnais tes lèvres, ce serait, je le sens, au lieu de bouffées d'extase, tous les haut-le-cœur du dégoût qui me monteraient à la gorge. Malheureux que je suis ! Tu serais là, mais j'y serais aussi. La honte que j'ai de mon baiser m'avilirait le tien. Tu me toucherais, toi, si exquise, mais je me sentirais te toucher, moi, abject ! En vérité, il est une chose extraordinaire, autant qu'elle est infâme. Tous les jours, on entend envier le bonheur d'un vieillard qui obtient en mariage une belle vierge, ou de quelque financier imbécile, obèse, suant, le crâne nu, qui achète des filles de théâtre. « En voilà un qui est heureux ! » ou « Il n'est pas à plaindre, celui-là ! » Et ces hommes eux-mêmes se réjouissent d'épouser une adorable jeune fille ou d'avoir acquis de séduisantes créatures. Quoi ! cela est possible ? Ils sont contents, ou ils croient l'être ? Ils ne savent donc pas, ils ne comprennent donc pas, l'un dans l'alcôve nuptiale, l'autre sur le sofa des boudoirs, que la beauté, que la jeunesse de l'époux ou de l'amant est aussi indispensable que celle de l'épouse ou de la maîtresse à cette intime fusion de deux êtres, qui est l'amour, et sans laquelle le plaisir même, ne fût-ce que pour l'un des deux, ne saurait exister ? Ils se couchent, repoussants, dans le lit de la désirable femme, et ce qu'ils y apportent d'horreur ne les empêche pas de goûter ce qu'elle y met de charme ! Mais ils ne voient donc pas, à côté de ces cheveux d'or, leurs cheveux gris, leur sèche poitrine velue tout près de cette fraîche gorge ? la maigreur de leurs jambes, poreilles à de longs os, ne déshonore pas, à leurs propres yeux, la rondeur lisse des mollets de satin et des cuisses de neige ? Ils croient que le baiser n'est fait que d'une bouche, et leur haleine ne leur gêne pas le parfum du souffle qu'ils aspirent ? Il leur suffit que la créature possédée soit belle ! la pensée ne leur vient pas, dans leur brutal égoïsme, que le désir s'augmente de la possibilité d'en inspirer, et que, pour aimer pleinement, il faut, par une projection de soi dans celle qu'on étreint pouvoir être, en elle, épris de soi-même. Ils sont pareils à un musicien qui, chantant un duo, s'imaginait que la perfection de l'ensemble, — sans laquelle le charme de la musique s'évanouit, — ne dépend que de sa seule voix, et qui, à n'entendre qu'elle, trouverait un plaisir suffisant. Misérables et imbeciles ! C'est de l'unisson de deux convoitises également légitimes que peut naître la complète harmonie de l'extase amoureuse. Voilà pourquoi je te dis de me fuir, jeune fille. Voilà pourquoi je te chasserais si, dans ta tendresse qui s'abuse, tu t'obstinais à m'offrir un bonheur que tu ne peux me donner, puisqu'il dépend de moi autant que de toi. A cause du mépris que j'ai de ma propre personne, la joie de posséder la tienne serait affreusement troublée. Au dégoût de me donner, je préfère la tristesse de ne point t'avoir. Et jamais, — ô toi que je veux ! ô toi qui me veux, — je ne consentirai à l'ivresse pour laquelle je donnerais ma vie, à moins que tu ne sois quelque

toute puissante fée qui fasse, d'un regard ou d'un sourire, renaitre l'or des jeunes cheveux sur la nudité des crânes et reflorir sur les joues l'adolescence des roses.

CATULLE MENDÈS.

Faits divers.

Horrible accident. — Jeudi, lors de la première représentation de la *Princesse des Canaries*, le théâtre royal a été celui d'un horrible accident.

Un journal, tombé du bouffon de secondes loges, est venu s'abattre sur un spectateur assis au balcon. Le malheureux s'est affaissé, le crâne fracassé.

Le journal tombé du balcon n'était autre que le *Journal de Liège*. M. Charles-Auguste Descer a été interrogé hier par le juge d'instruction. On le soupçonne d'avoir écrit lui-même un article dans son journal.

Bien qu'il s'agisse d'un adversaire politique, la vérité nous oblige à déclarer que nous croyons notre spirituel confrère absolument incapable d'avoir commis le fait qui lui est reproché.

UNE BONNE IDÉE

A Monsieur Emile Delpérée, artiste-peintre.

Monsieur,

Confiant dans les goûts éclairés de vos concitoyens, vous exposez au Casino du Passage quelques tableaux et portraits, vos derniers nés. C'est une bonne inspiration, et je ne puis que vous en féliciter, car il y a là quelques beaux morceaux de peinture.

Mais vous avez lu la vie de Wiertz, Monsieur, et vous vous êtes souvenu, je pense, d'une excellente idée de ce grand peintre. Wiertz défiait la critique : dans son atelier s'élevait un registre où tout venant était prié d'inscrire ses réflexions, bonnes ou mauvaises.

Vous avez fait la même chose : au fond d'une idée, car il y a noblesse pour un artiste à aller ainsi au devant de la critique. Mais hélas, monsieur, vous devez bien regretter votre détermination, car vous êtes trop intelligent pour vous être laissé prendre comme un moineau à la glu vulgaire des éloges de MM. Cralle et consorts.

Voyons, bien franchement, n'êtes-vous pas de mon avis ? J'ouvre votre registre et je vois :

1^{er} page, 1^{re} ligne, 1^{re} appréciation :
(Je ne copie que la signature ici, car il pourrait m'en cuire, un procès est trop vite intenté !)

A. CRALLE.

Mille félicitations d'un CONFRÈRE (sic).

Joseph Kronke.

Superbe, magnifiques, sublime, etc., etc.

(Signé de noms moins connus).

On a épuisé le dictionnaire, pas un mot exprimant la louange, que dis-je, l'admiration la plus échevelée, n'a été oublié. Et de ce que vous demandiez d'une critique sincère et raisonnable, pas un traitre mot : admiration sur toute la ligne. Il est vrai qu'après l'appréciation d'autorités artistiques aussi incontestables (et incontestées) que MM. Cralle (Aristide) et Kronke (Joseph), quel est le mortel doué d'une assez forte dose d'outrecuidance pour s'inscrire en faux contre pareille compétence ? J'aurais voulu le faire pourtant, Monsieur, quoique je ne sois pas peintre, et ne me flatte pas de goûts artistiques bien sûrs. Il y a beau temps que vous n'êtes plus un écolier ; votre talent s'affirme et grandit tous les jours, c'est pour cela qu'on vous doit la vérité entière, c'est pour cela qu'on ne peut vous pardonner la moindre défaillance. Je vais pourtant prendre la liberté grande de vous en signaler quelques unes, dans votre dernière exposition. Tout d'abord le portrait de M. de L... ! Franchement, vous ne l'avez guère flatté, ce brave général. Le grand dignitaire franc-maçon est un bien petit bout d'homme. Où donc est son ventre, que j'ai cherché sans pouvoir le trouver ? Serait-ce par hasard cela qu'il se prépare à vendre, armé comme il l'est d'un marteau de commissaire priseur ? Ou bien vendrait-il les meubles de M. D..., ce qui expliquerait l'air profondément malheureux du savant géologue.

Il n'est pas trop à plaindre, cependant, car il n'a pu acheter de savon, au moins a-t-il, à deux pas de chez lui de Looz pour se laver les mains, que vous lui avez laissé singulièrement sales.

Si Monsieur D..., comme son air minable semble l'indiquer, en est réduit à lui tendre la main, il pourrait emprunter la tête de M. P.-G. Van..., père, son voisin au Casino. A moins que le dit Van B..., ne soit le fournisseur habituel des Trois-François, et ne leur ait assuré par contrat les poils de lapin nécessaires à leur fabrication.

Me permettez-vous, Monsieur, de continuer cette étude, fruit de longues méditations ?

J'en arriverai alors au portrait de M. Edouard Van B.... Est-ce pour lui permettre

de regarder ses embryons de pieds, que vous lui avez octroyé un microscope ? Dans ce cas, c'est parfait, et n'ai plus rien à dire. Car du reste, cela ne l'empêche pas d'être bel homme, et je comprends le regard noyé (au point d'en devenir vert) de langueur, de Madame..., placée juste en face.

Nous aurons fini des portraits, quand je vous aurai demandé l'adresse de votre fournisseur de bitume. Pas variés, les fonds, pas vrai ? C'est peut-être manque de fonds, vous n'avez pu acheter d'autres couleurs.

Et maintenant, passons aux tableaux...

P. ALETTE.

(Rien de la Meuse, au moins !)

(La suite à samedi.)

Entre comédiennes de petite marque :
— Comme je suis heureuse, ma chère ! Tu connais R..., le directeur... ? Il vient de m'engager à son théâtre... un louis par soirée !...
— Après la représentation ?...

NOS THÉÂTRES

Théâtre Royal.

Grand succès pour la *Princesse des Canaries*, la dernière opérette de Lecocq.

Certes, cette pièce n'est pas — loin s'en faut — un chef-d'œuvre. En général le livret manque d'esprit, et la musique, sauf quelques morceaux bien venus, ne pourrait être classée dans les bonnes pages de Lecocq.

Néanmoins, dans le répertoire, le succès a été vif. C'est évidemment à l'interprétation, en tous points remarquable, que reçoit sur notre première scène cette opérette, que M. Gally doit ce résultat.

Tout le monde, en effet, a bien fait son devoir. Mme Fleury, notamment, s'est révélée comédienne spirituelle et gaie, dans le rôle de la sémillante Pépita. Mme Gerazier a été très gentille dans le rôle d'Inès. MM. Conte et Fleury, deux généraux d'opérette réussis, ont dû recommencer le duo bouffé du second acte, redemandé à grands cris par le public. Enfin, MM. Emmanuel et Briant ont été très bons dans leurs rôles de maris *in partibus*. Quant à M. Parny (Guzman) il nous paraît avoir donné un air par trop sérieux au prince des Canaries qu'il représentait.

Les décors sont très beaux ; celui du dernier acte, notamment, a été fort admiré. Quant aux costumes, ils sont d'une grande fraîcheur rehaussée encore par la grâce de quelques jolies femmes qui les portent.

Pavillon de Flore.

« Il y a — a dit quelqu'un qui n'était pas une bête — des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait cher. » Je doute un peu que François les Bas-Bleus — la nouvelle opérette représentée jeudi — puisse être classée parmi celles-là. Car — en toute conscience et franchise — on imaginerait difficilement chose plus plate, partant plus ennuyeuse, et surtout plus effroyable et banale. Trois actes — et pas une scène, pas une situation. Il y a-t-il seulement un mot faisant saillie, un mot drôle, sinon spirituel ? Je ne l'ai pas entendu. Au reste, voici — le plus succinctement possible — la donnée sur laquelle MM. Dubreuil, Humbert et Burani — ils sont trois ! — ont échafaudé ce pitoyable libretto.

Une enfant a été enlevée par des bohémien. Chacun le sait : avec le rétamage des poisons, l'enlèvement est une de leurs spécialités. Quoique enlevée, l'enfant grandit. Peut-être avait-elle du sang espagnol dans les veines. Bref, à l'âge où le sein s'arrondit, Mlle Fanchon se met, pour gagner sa croûte quotidienne, à chanter dans les rues. Cette profession donne lieu, sur la scène, à un débordement de chansons... D'ailleurs, il n'y a que des chansons dans *François les Bas-Bleus*. Elle est bien de France, cette opérette, où tout se termine par là, se fait et même se détruit parfois. J'ai omis de vous dire que l'intéressante personne dont nous parlons a été prise en pitié, nourrie, blanchie et sauvée — merci, mon Dieu ! — des mains de ces affreux bohémien (rien à rétamé !) par une honnête et digne femme, nommée Militsa, laquelle avait lâché son mari pour suivre un hercule de la bande.

Vous apercevez d'ici comment les choses s'arrangent. Un jour que le marquis de Poncornet faisait sa promenade de digestion, il est surpris d'entendre une chanson — il n'y a que ça — qu'il avait apprise jadis à sa pauvre enfant volée. Il s'approche... Ciel !... Il ne peut en croire ses yeux ! c'est elle, sa Fanchon, sa fille, son sang, Fanchon réintègre le domicile paternel — bien entendu en compagnie de l'amoureux qu'elle a connu pendant sa vie roturière et aventureuse. Elle — c'est à dire M^{lle} Régine — l'épouse et tout nous porte à croire qu'ils feront souche. Il y a encore une contre-intrigue, mais aussi mince et insignifiante que l'intrigue elle-même.

Sur ces friperies dramatiques, usées jusqu'à la ficelle, le compositeur a cousu une musique assez originale, mais où l'inspiration et le sentiment font défaut. L'instrumentation, très-travaillée, est plutôt recherchée que fouillée.

Mais cette recherche amène des trouvailles heureuses. A plusieurs reprises, du

fouillis des notes, a émergé une phrase vraiment musicale, un rythme agréable qui reposait et amusait l'oreille.

L'interprétation est des plus soignées ; nos vaillants artistes ont fait leur possible — et même davantage — pour mener à bien l'ouvrage : ils n'y ont réussi qu'à demi.

Au premier plan, citons M. Villard — toujours dispos et bien en voix — lequel fait de plus en plus mentir cette opinion de G. Sand, que la vie politique prend aujourd'hui tous les gens ayant de véritables aptitudes de comédien.

M^{lle} Régine a composé, avec le talent qu'on se plaît unanimement à lui reconnaître, le rôle de Fanchon. La ronde du « petit matelot » qu'elle chante au premier acte a soulevé quelques braves assez nourris. M'est avis que le grand geste de carguer les voiles, répété par ses partenaires, y est bien pour quelque chose. Le public aime la mimique expressive : c'est une façon de se dérouter pour lui dont il est reconnaissant. Après le joli duo — très mélodique — du deuxième acte :

Espérance en d'heureux jours
Confiance en nos amours,

M^{lle} Régine et M. Villard ont été longuement applaudis.

Toujours exubérante d'entrain et de gaieté, la bonne M^{lle} Urbain. Et puis tant de rondeur !

M^{lle} Warnots, en travesti, rendrait rêveur le doyen d'une société d'archéologues.

MM. Lericux et Urbain ont donné une physionomie satisfaisante — sans plus, le premier, en bredouillant un peu, au marquis de Poncornet ; le second au chevalier de Lanskau, un rôle maladroitement dessiné par les auteurs. Dans le personnage de Kirschwasser, M. Victor, d'ordinaire plus heureux, n'est pas si drôle qu'on pourrait se le figurer.

Il va sans dire que les costumes et les décors ont la fraîcheur et l'élégance sans lesquelles il n'est plus convenable — où convenu — qu'une opérette se présente à la rampe.

Les dames choristes exhibent de jolis bas de jambes, quoique chevilles ouvrières. Quand, outre cela, elles chantent juste et en mesure, on doit leur accorder un plein *satis-fecit*.

Eden-Théâtre.

Quelques soirées encore et l'Eden fermera ses portes — momentanément, il est vrai — pour les ouvrir aussitôt à la joyeuse cohorte des masques. Avant que la troupe actuelle s'en aille « dans une autre patrie » nous tenons à rendre justice à M. Senn qui, cette fois plus que jamais, a su réunir une collection d'artistes d'un vrai talent.

A trier hors de pair, notamment, le trio romain Pertusio, composé de mandolinistes et de guitaristes qui exécutent, avec un brio, une facilité étourdissante, des morceaux hérissés de difficultés. Les gymnasiarques, les artistes de la danse et de pantomime sont aussi de première force. Ceux qui ne se sont pas encore rendus à l'Eden depuis les débuts de la troupe actuelle, feront donc bien de se hâter s'ils veulent voir à l'œuvre une des troupes les plus complètes que l'on ait encore réunies dans ce genre spécial.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 17 février

Hautlet, grand opéra en 5 actes, paroles de Carré et Barbier, musique d'Ambroise Thomas.

Lundi 18 février

Le Trouvère, grand opéra en 4 actes et 8 tableaux, musique de Verdi.

La Princesse des Canaries, opérette en 3 actes et 4 tableaux, musique de Ch. Lecocq.

Samedi 23 février

Bur. 7 1/2 h. — Rid. à 8 h.

Une seule représentation extraordinaire donnée par les artistes du Théâtre National de l'Odéon.

Le Bel Armand, pièce nouvelle en 3 actes, par Victor Jannet, représentée pour la première fois sur le Théâtre de l'Odéon, le 5 septembre 1883.

On commencera par le *Billet de 1000*, pièce nouvelle en 1 acte, par Victor Jannet.

Théâtre du Gymnase.

Direction : G. REY DE BLAYE.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 17 et lundi 18 février

La Reine Margot ou la St-Barthélemy, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas et Maquet.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction IS. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 17 et lundi 18 février

François les Bas-Bleus, opéra comique en 3 a.

Prête-moi ta femme, comédie en 2 actes.

Eden-Théâtre

Direction A. Senn.

Bur. 7 1/2 h. — Rid. à 8 h.

Tous les Soirs

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etape, 12.

VOICI CARNAVAL



APRÈS LA SORTIE DE L'ATELIER



A LA RECHERCHE D'UN BON TYPE POUR FAIRE LE CARNAVAL

FAIT DES ECONOMIES DEPUIS 2 MOIS POUR FAIRE D'UN SEUL CÔTÉ LE CARNAVAL



ENTRE PSCHUTEUX

ALLONS VOYONS PRENDS-TU MARIA POUR LE CARNAVAL? SINON JE LA PRENDS MOI



APRÈS 14 HEURES DE TRAVAIL A L'ATELIER -- PASSE LA NUIT POUR SE FAIRE UN COSTUME

SE PROPOSE D'EN FAIRE SAUTER ... DU CHAMPAGNE



FAIT LE CARNAVAL AVEC DES



ECREVICES ... EN CABINET PARTICULIER



ET DIRE QUE DANS 15 JOURS ELLE LEVERA LA JAMBE PLUS HAUT QUE ÇÀ!